

# 1

*Dimanche 6 juin 1976*

L'aéroport de Beyrouth était comble. Sur les tableaux indiquant les horaires de départ, les destinations de vols restaient figées depuis le matin. Certains voyageurs avaient regagné la ville ; d'autres, les plus nombreux, attendaient encore et, depuis longtemps déjà, échoués sur leurs sièges, ne montrant plus ni énervement ni même agacement, ils ressemblaient à des statues abandonnées là par le temps ou par quelque désastre qui les aurait renversées.

Dehors, un vent chaud venu de la mer poussait de fins nuages qui s'étiraient vers la montagne, l'enrubannant de blanc. Tout était silencieux, une légère poussière blonde couvrait les pins, les bouquets de myrtes, les lauriers-roses, et la lumière très vive de l'après-midi effaçait les lignes, rendait les plantes, les pierres, les silhouettes des voitures semblables à des reflets que de l'eau, doucement, agiterait.

La première détonation réveilla tout d'abord la poussière qui s'envola en tourbillons opaques traversés par le vent. À la seconde explosion, le bâtiment de l'aéroport parut lui aussi vouloir se mettre en mouvement. Il eut un tressaillement bref, profond, et les passagers endormis se redressèrent, cherchant d'instinct la voie libre qui leur permettrait de s'enfuir.

— Ils bombardent l'aéroport, murmura une vieille.

Elle ne bougeait pas, serrant contre ses jupes des paquets bien ficelés qui l'entouraient comme un rempart. Des hommes couraient, il y eut une troisième explosion, puis une quatrième très rapprochée.

— Qu'est-ce qu'ils attendent pour embarquer les passagers ? hurla une voix.

Personne ne répondit, le piège se refermait lentement, inexorablement. Un groupe s'était précipité vers les larges baies vitrées : les avions étaient toujours là, certains portes ouvertes, reliés au sol par des passerelles. Les remorques débordantes de bagages prêts à être chargés restaient immobiles, sans conducteurs. Les pistes étaient désertes.

À la cinquième explosion, certains passagers se jetèrent sur le sol, une femme hurla. La vieille sortit un chapelet d'ambre, qu'elle égrena lentement. Il n'y avait pas de peur dans son regard, seulement la pitié que peut donner le spectacle de la folie. Elle eut même un sourire, comme si lui revenait en mémoire un souvenir de bonheur. À côté d'elle, un petit garçon pleurait.

— Viens, murmura-t-elle.

Et elle prit l'enfant contre elle, lui caressant les cheveux avec ces gestes machinaux et doux qu'ont les femmes pour apaiser les souffrances des hommes.

— Tous les départs sont annulés, annonça une voix neutre dans un micro, rentrez chez vous si vous le pouvez.

Samir Khoury s'appuya sur le bar. Sans réfléchir il jeta un coup d'œil à sa montre. Si l'avion de New York ne partait pas, ni celui de Larnaca, ni celui d'Athènes, il pourrait peut-être louer un taxi et tenter de rejoindre Damas, quitter ce pays-marécage où il s'embourbait. Il eut une pensée pour sa famille qui l'attendait à

New York mais, à cet instant, l'Amérique lui semblait au bout du monde. Autour de lui, les gens paraissaient être devenus fous. Il s'amusa à fermer les yeux à demi pour ne plus voir que des formes animées par le hasard.

— *What a shit !* murmura-t-il.

Pour sortir, il fallait jouer des coudes. Lorsqu'il passa les contrôles de douane abandonnés pour franchir la porte, il ne vit plus une seule voiture : tous les taxis avaient regagné Beyrouth depuis longtemps.

Le soleil le fit cligner des yeux, il mit une main en visière et regarda autour de lui. Certaines voitures qui avaient tenté de partir revenaient maintenant. La route était fermée, des soldats empêchaient tout passage.

— Que se passe-t-il ? demanda Samir à un homme qui pénétrait dans l'aéroport.

— Les Syriens bombardent les camps palestiniens, et l'aéroport par la même occasion. La radio vient d'annoncer que toutes les voies d'accès à Beyrouth étaient coupées, j'ai essayé de passer, il n'y a rien à faire.

Samir demeura un instant encore, il voulait essayer de situer les tirs. L'explosion fut si proche qu'instinctivement il se protégea la tête de ses deux bras, lâchant son sac de voyage. Maintenant les détonations semblaient provenir des bâtiments eux-mêmes.

Samir jura en arabe et rentra dans le hall. Une vitre s'était brisée, blessant quelques personnes qui, hébétées, ne hurlaient pas encore.

— Ne restez pas là, ordonna-t-il, éloignez-vous des vitres. Allez derrière les comptoirs.

Il songea à Carol ; elle qui n'avait guère de tendresse pour ce pays se serait déchaînée, et, à ce moment précis, il n'aurait pas supporté ses attaques. Les regards, impuissants des hommes, désespérés des femmes, apeurés des enfants, étaient son propre regard.

— N'ayez pas peur, nous sommes tous ensemble, tous ensemble, se dit-il, et, aussitôt, Samir sourit de cette pensée.

Il remonta l'escalier, regagna le bar. Le barman avait quitté son poste, abandonnant ses bouteilles. Samir prit un verre, un flacon de whisky, et s'installa dans un fauteuil. Désormais il ne pouvait plus qu'attendre.

Joumana Bridi saisit le bras de son amie Maha et l'entraîna devant la vitrine du bijoutier de l'aéroport.

— Toi qui voulais acheter un cadeau pour ton fiancé parisien, tu vas avoir le temps de faire ton choix, tout le temps. Que dirais-tu d'un chapelet ?

Maha sourit malgré la terreur qui lui serrait le ventre.

— Tu ne penses pas que je vais dépenser mon argent pour un homme juste avant de mourir ? Je ne bénéficiera même pas de sa reconnaissance !

Joumana s'immobilisa, le bras sur celui de son amie.

— Écoute, Maha !

La jeune femme perçut un bruit sourd, continu, puissant, différent de celui des roquettes. Il paraissait venir de très près, des pistes mêmes. Ensemble, elles coururent vers la baie vitrée.

L'un après l'autre, les avions se mettaient lentement en marche. Toute la flotte des Middle East Airlines ou presque gagnait la piste d'envol. Autour d'eux, les bombes faisaient gicler de la poussière, semblables à des sources qui les éclabousseraient.

— Les avions, les avions vont décoller ! murmura Joumana.

Maintenant les Boeing, les Jumbo, les lourds appareils, moteurs ronflant, étaient tous en mouvement, et, derrière les vitres qui assourdisaient le bruit des

réacteurs, ils semblaient se déplacer presque en silence comme des oiseaux.

— Ils vont mettre nos avions en sûreté, dit un homme derrière elles. Que Dieu protège les pilotes !

Sa voix tremblait légèrement.

— Oui, que Dieu soit avec eux ! répondit Joumana.

Le premier Boeing avait atteint maintenant la piste d'envol, il s'immobilisa un instant, puis, les réacteurs lancés à pleine puissance, s'élança. Au plus court, à mi-piste, le pilote arracha l'appareil, et l'avion hésitait à quitter le sol, le frôlant presque de son ventre avant de prendre de l'altitude et de survoler la mer. Le deuxième appareil s'élança aussitôt, et, les uns après les autres, au milieu des missiles qui pouvaient à tout instant les abattre, les grands oiseaux libanais quittèrent leur terre pour Chypre, virant au ras des flots tandis que se reflétait le soleil sur leurs ailes de métal.

Il y eut un obus sur la plage, une gerbe de sable blanc, puis plus rien, juste les silhouettes des Boeing que le ciel effaçait.

Maha se retourna.

— Nous voilà abandonnés maintenant !

Les passagers s'observaient, chacun cherchant un peu d'espoir dans le regard des autres.

Samir termina le whisky qui restait dans son verre et posa celui-ci sur le bar. Obtenir New York au téléphone était chimérique, il ne pouvait rien faire, rien tenter, seulement attendre qu'un missile fasse sauter l'aéroport et avec lui toutes les personnes s'y trouvant. Sans voiture, il n'avait aucune chance de regagner Beyrouth, les taxis ne reviendraient que lorsque les bombardements cesseraient. Il regarda autour de lui : pas un ami, pas un visage connu, seulement des êtres aux traits tirés par la peur, aux mains fermées, aux regards inquiets. La vieille femme n'égrenait plus son chapelet, elle semblait

dormir, les doigts sur les cheveux du petit garçon assis à côté d'elle. Un missile s'écrasa sur les taxiways, tout près.

Samir songea à ses enfants. Thomas, le dernier, aurait ri peut-être, croyant à un feu d'artifice. Ici, les enfants ne s'amusaient pas, ne couraient pas, ne se bouscuaient pas. Ils demeuraient près de leurs parents, immobiles, avec dans leurs yeux une expression de doute, comme s'ils ne croyaient plus qu'ils puissent les protéger encore.

« Dieu merci, pensa Samir, mes enfants se trouvent à l'abri, ils sont américains. Fini le Liban, jamais ils ne connaîtront cela. »

Il releva la tête, son regard exprimait une sorte de défi et il se sentit seul et triste comme avant un combat singulier.

Depuis de longues minutes, les bombardements avaient cessé. Quelques passagers s'étant fait accompagner par des amis essayaient de regagner les voitures. Tout paraissait calme et le vent portait des odeurs de poussière mêlées à celles des pins et à l'âcreté de l'asphalte fondu.

Un berger qui s'était abrité derrière un hangar rassembla son troupeau de chèvres. Leurs pelages bruns, blancs ou noirs faisaient sur la terre sèche des touches mouvantes, une musique esquissée, des notes éparses, et le berger étendait les bras, semblant conduire toute cette harmonie, lorsque le missile explosa. Ce fut un bruit sec, dissonant, puis un embrasement comme si la symphonie éclatait, balayant le chef d'orchestre et les exécutants. L'étincelle rouge grandit, devint immense et, retombant soudain, s'abîma sur la poussière en larges flaques de sang où les pelages bruns, blancs ou noirs venaient s'échouer. Du petit berger, il restait seulement une forme minuscule, dérisoire, toute grise dans le rouge déjà bruni du sang. Le vent avait faibli et les nuages

s'arrêtaient entre la mer et la montagne, tandis que le soleil descendait, allongeant les ombres des buissons de myrtes poussant le long des pistes.

— Viens, dit Maha, nous allons essayer de rentrer.

Elle prit Joumana par le bras et l'entraîna vers l'escalier menant au hall de départ.

Ce fut à ce moment-là que Samir aperçut les deux femmes et qu'il les suivit du regard. L'une, celle qui guidait l'autre, était grande, brune, avec des jambes superbes, des hanches un peu larges, une poitrine forte que la robe de soie dessinait nettement ; l'autre, beaucoup plus petite, menue, avait des cheveux blond roux coiffés à la diable, des jambes fines, rien de vraiment remarquable. Les yeux de Samir revinrent sur la première, s'y attardèrent.

— Les journaux, s'écria Maha, je les ai oubliés sur la banquette !

Elle se retourna et Joumana avec elle. Ce fut son regard que vit Samir et il ne vit plus rien d'autre, un regard transparent, pur, un peu perdu comme celui d'une enfant entre rire et larmes. Joumana aperçut Samir, un homme plutôt petit, brun, avec un nez légèrement busqué, des yeux sombres intelligents et ironiques, une bouche large à la lèvre supérieure un peu proéminente. Parmi tous les passagers terrifiés, il était le seul à paraître se divertir et, à l'instant, elle aima cette singularité.

Maha s'était éloignée et ils demeuraient à quelques mètres l'un de l'autre, un peu étonnés d'avoir le courage de se dévisager ainsi.

— Ils ont disparu, dit Maha.

Joumana sursauta.

— Qui a disparu ?

— Mes journaux. Allons maintenant, si nous ne voulons pas passer la nuit à attendre devant les barrages !

Joumana prit les clés de la voiture dans son sac et les balança au bout de ses doigts. Elle souhaitait différer son départ de quelques secondes encore.

— Ce serait peut-être gentil de proposer à d'autres passagers de les ramener à Beyrouth...

Maha haussa les épaules.

— Mais regarde-les, ils sont tous surchargés de paquets ou d'enfants. Comment une seule de ces familles pourrait-elle entrer dans ta voiture ?

— Cet homme, par exemple, il est seul, sans bagages.

Maha jeta un rapide coup d'œil sur Samir.

— Pourquoi pas, il est mignon. Veux-tu que je lui demande s'il veut partager notre tentative d'évasion ?

Et sans attendre la réponse de Joumana, Maha s'avança vers Samir.

La jeune fille les entendit rire tous les deux, puis Samir prit son sac et s'avança vers elle.

— Merci de bien vouloir me ramener.

— J'espère que vous habitez l'Ouest.

— J'étais au Bristol.

Les yeux de Joumana croisèrent encore une fois ceux de Samir. Elle sourit et il fut séduit une deuxième fois par son sourire, ses dents petites, bien rangées, des dents de petite fille comme son regard. Maha n'existait plus.

Dans la voiture, ils n'échangèrent que quelques mots. Un par un les barrages s'ouvraient ; des ordres avaient certainement été donnés pour que les passagers bloqués à l'aéroport puissent regagner Beyrouth.

— Je te dépose d'abord, dit fermement Joumana à son amie.

Maha, après l'excitation, l'angoisse de cette journée, paraissait exténuée ; la tête sur la vitre, elle somnolait.

— Je te téléphone demain, chérie. Que Dieu te garde !

— Qu'il te garde toi aussi, Maha !



La portière claqua. Samir était descendu et avait pris place à côté d'elle, elle voyait son profil net, ses cheveux épais, la courbe de sa lèvre supérieure. Il faisait chaud encore ; par les fenêtres ouvertes la poussière pénétrait dans la voiture et se collait à la peau. Les bombardements avaient cessé. Pour combien de temps ?

— Allons vite, dit Samir, je ne veux pas que vous preniez de risques pour moi.

Elle tourna la tête et de nouveau son regard l'émut. Carol n'avait pas ces yeux-là.

Le portier du Bristol se précipita.

— Ah, monsieur Khoury, vous voilà de retour, nous nous faisons du souci pour vous !

Samir descendit ; contournant la voiture, il s'arrêta devant Joumana.

— Merci.

— Voulez-vous venir dîner chez moi ce soir ? Je suppose que vous n'avez pas d'engagements.

Il rit ; décidément cette femme lui plaisait. Il aimait qu'elle eût parlé la première.

Un coup de klaxon prolongé les fit sursauter. Samir s'éloigna d'un pas, le vent ébouriffait ses cheveux et Joumana était séduite par son corps, sa peau, ses doigts, elle n'avait pas ressenti une émotion de cette sorte devant un homme depuis très longtemps. Sur le dos d'une enveloppe elle écrivit son adresse, la lui tendit, et partit sans le regarder pénétrer dans l'hôtel.